

LES BLEUS  
ÉTAIENT VERTS

ALAIN JASPARD

# LES BLEUS ÉTAIENT VERTS

Roman



**VOIR DE PRÈS**

*Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.*

L'auteur tient à remercier ses amis Boualem Sansal et Abderrahim Yamou pour leur aide précieuse dans la traduction des passages en arabe.

© 2020, Éditions Héloïse d'Ormesson.  
© 2021, Voir de Près pour la présente édition  
Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-293-6

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

À la mémoire de Joseph Boyaval,  
mineur, tué en mars 1975  
dans un coup de grisou  
à la fosse 12 de Lens.

Le *Ville d'Oran*  
Juillet 1961

À vingt ans, Max n'avait jamais mis les pieds sur un bateau, ni même approché et touché la coque froide et vibrante d'un cargo larguant les amarres pour la Tasmanie ou les îles Vierges. À vingt ans, il savait à peine nager. À vingt ans, il ne connaissait de la mer que ses séjours à La Napoule, au centre de colonie de vacances du comité d'entreprise des Charbonnages de France, où il avait perdu son pucelage à quinze ans – grâce soit rendue à la générosité d'une cantinière de la salle à manger

des ados, une fille du Pas-de-Calais aux mains rouges et au cœur tendre, sur la plage au clair de lune, dans de laborieuses contorsions entre bâtons d'esquimaux et mégots de Gauloises bleues, « ça me gratte, j'ai du sable plein ma culotte » –, exploit qu'il ne parviendra à renouveler que trois ans plus tard malgré son assiduité, en cause une coriace acné juvénile. À vingt ans, il ne savait pas grand-chose.

À vingt ans, on l'envoya sous les drapeaux.

Après avoir pendant quatre mois appris l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour faire un bon soldat – marcher au pas, présenter les armes, saluer un supérieur, c'est-à-dire tout

le monde, faire son lit au carré, boire l'infâme picrate, fumer les Troupe qui vous arrachaient la gueule, bagoter dans la cour de la caserne, se faire agonir d'injures par un adjudant en fin de carrière, tirer avec le MAS 36, un fusil qui avait participé avec brio à la débâcle de 1940, ou avec le Garand américain du débarquement de juin 1944, une arme qui vous démontait l'épaule chaque fois qu'on en pressait la détente –, après avoir compris les subtilités de l'art du camouflage, principalement pour échapper aux corvées, il fut envoyé à la guerre. Et, pour être précis, à Cherchell, à cent kilomètres à l'ouest d'Alger. L'idée de faire la guerre ne l'enthousiasmait pas outre mesure,

mais même la guerre ne pouvait être pire que l'incommensurable ennui qu'il aurait traîné pendant deux ans dans une sinistre caserne d'un bourg au nom imprononçable en Allemagne occupée. Il pensait qu'au moins, en Algérie, il y aurait le soleil, la lumière, la mer.

Et qu'il allait monter sur un paquebot.

On lui donna un ordre de mission, un paquetage et un billet de chemin de fer pour Marseille-Saint-Charles, où il débarqua début juillet 1961, sous un magnifique ciel d'où les nuages avaient disparu, chassés par le mistral. Une noria de camions GMC, ayant eux aussi connu le débarquement de juin



1944, transportait la troupe jusqu'à La Joliette. Il déclina l'invitation de ses potes de train qui avaient bien l'intention, quitte à se faire trouer la peau à la guerre, de ne pas mourir puceau, de savoir à quoi ça ressemble une femme, ses chairs, son odeur, ses nichons, ses baisers. Ils s'en allaient en bandes rigolardes, bruyantes, « la quille, bordel ! », perdre leur pucelage et leurs économies en longues files chez les filles de la rue Thubaneau qui remontent leur robe, ôtent une culotte usée jusqu'à la corde, gardent leurs chaussures, écartent les cuisses sur une courtepointe à fleurs défraîchies, mâchent leur chewing-gum pendant que sur leur

ventre s'escrime le soldat, moins de sept minutes rinçage de bite compris, en prime parfois quelques parasites, une chaude-pisse, mais ça, depuis la nuit des temps, c'est une guerre que l'armée connaît et sait très bien gagner – quoique non sans douleur. Avec ce qu'il leur reste, s'il leur en reste, ils écument les bars, boivent, boivent et reboivent, du pastis, de la bière, du calva, ils descendent les rues vers la mer, chantent, chahutent les filles, sans espoir, le prestige de l'uniforme s'est fait la paire depuis belle lurette. Les Marseillais, peuple tolérant, ne s'en formalisent pas, font preuve de compassion pour cette jeunesse qui part au combat, dans des odeurs

d'alcool, de transpiration, de pieds sales.

Le port de Marseille hurle de toutes ses ferrailles, ses diesels, ses sirènes, ses oiseaux marins, ses chaînes, ses couinements, ses grincements. Des camions et des chariots s'agitent, des grues chargent des conteneurs, des jeeps, du matériel militaire kaki dans la soute d'un cargo. Max repère les noms des compagnies sur les portes de bureaux vitrés : la Compagnie générale transatlantique, la Compagnie Paquet, les Chargeurs réunis, Fraissinet et Cyprien Fabre, les Messageries maritimes, rien que du rêve. Au quai, sont amarrés

le *Lyautey*, le *Charles Plumier*, le *Ville de Tunis*, le *Sidi Bel Abbès*, le *SS Pasteur*, celui-là même qui le ramènera quatorze mois plus tard et qui sombrera vingt ans après dans l'océan Indien alors qu'il se rendait en Inde pour son ultime voyage, un si beau navire ne pouvait pas sombrer dans une mer de seconde catégorie ! Des gardes mobiles casqués surveillent les entrées et sorties du port, fusil en bandoulière, adossés à des murs de sacs de sable.

Des soldats sans armes, parqués comme des moutons, attendent qu'on les fasse embarquer, affalés sur les pavés, à demi couchés sur leur paquetage. Ils transpirent, pissent, fument, rotent, se grattent

les dessous de bras, l'entrecuisse, les couilles, la chasse aux morpions est ouverte, cadeau de bienvenue des putains de la rue Thubaneau.

Après de longues heures, un brigadier tringlot les mena à l'autre bout du port où ils découvrirent leur bateau, le *Ville d'Oran*, élégant navire de plus de cent trente mètres, mille huit cents tonnes, bas sur l'eau, une dizaine de mètres – comme l'étaient alors les paquebots qui sont aujourd'hui des monstres trapus culminant à plus de quarante mètres –, avec son unique rangée de hublots, sa haute cheminée rouge et noire qui crachait une fumée empestant le diesel, navire de toutes